

LES Melanges Religieux
Paraissent DEUX FOIS par semaine,
les MARDIS et VENDREDIS.
L'abonnement pour l'année £1 0 0

Mélanges Religieux

Lettres.
Les Correspondances et les Lettres
d'affaires doivent être adressées
franchement de port aux Rédacteurs.
Pour les Annonces, voir le tarif à la
dernière colonne.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, VENDREDI 21 SEPTEMBRE, 1849.

No. 1.

Etudes sur le Moyen-Age, (PAR M. J. S. R., PTRE.)

DISCOURS D'INTRODUCTION.
Reporter sa pensée vers les âges antiques et la ramener à la suite des générations qui ont passé sur la terre; voir dérouler à ses yeux le spectacle des événements qui en scènes successives forment le drame du monde; vivre en idée avec les hommes célèbres de tous les temps, admirant leurs vertus ou détestant leurs crimes; assister à la formation des empires, en suivre les développements, entendre pour ainsi dire les secousses qui ont fini par les faire tomber en ruines, voilà ce que fait celui qui livre son esprit à l'étude de cette science qui raconte les événements passés, c'est-à-dire, à l'étude de l'histoire.

Source de connaissances aussi instructives qu'agréables, base nécessaire de toutes les sciences sociales, leçon de préceptes et d'enseignements salutaires, voix du passé qui parle à l'avenir, matière féconde offerte aux observations du philosophe, aux travaux du littérateur, aliment de la science et de l'art, l'histoire est un des plus importants objets offerts à l'intelligence humaine. Quiconque ne connaît pas le passé, doit comprendre peu le présent, et ne rien voir dans l'avenir. L'histoire jette partout une vive lumière, qui éclaire tous les domaines de la science, et se reflète sur les divers objets des connaissances humaines.

Où, l'histoire embrasse toutes les sciences. Elle fait connaître l'homme, la famille, la société, l'humanité. Touchant au berceau du monde, elle voit naître la créature, entend Dieu conversant avec l'homme et recueille les premiers accidents de la vie humaine. Elle a le secret des misères qui couvrent la terre, elle garde la mémoire des crimes et des expiations. Rien ne lui est voilé, et par elle l'homme peut toujours avoir la révélation des mystères qui l'enveloppent, et l'explication des doutes qui le désolent. Je serais tenté de dire que l'histoire est une philosophie où vont se dénouer toutes les sciences qui ont l'homme et le monde pour objet. Et comment en serait-il autrement? La pure théorie ne saurait être propre à l'humanité. Tout pour elle se réduit en faits constatés.

Voyez d'abord la première de toutes les sciences, la Religion. Ses dogmes les plus essentiels sont des questions historiques. L'homme a-t-il été créé, et par-t-il été au temps fixé par Moïse? Consultons pour cela les souvenirs de la terre: ces souvenirs remontent-ils au delà de six à sept mille ans? Et que rappelle sur l'origine du monde la mémoire de l'humanité? Ce que dira sera la solution du problème. L'homme est-il un être déchu? La philosophie discute, l'histoire prononce. Toutes les traditions pleurent la chute de l'homme et les annales de l'humanité faisant si souvent paraître le crime et le malheur ne semblent-elles pas dire: Non, tel n'est pas, l'homme qu'avait créé l'Être infiniement bon et puissant. Y a-t-il eu un réparateur? Les nations l'ont-elles attendu? Sa mission divine a-t-elle été constatée... Et cette doctrine qu'il enseigna au monde et dont il voulait qu'on reconnût l'origine céleste aux fruits qu'elle porterait, a-t-elle donné sa preuve? Tout cela, comme on le voit, ce n'est que de l'histoire. Ainsi le Christianisme c'est un fait;

c'est à l'histoire de le constater et de l'apprécier.

La philosophie doit aussi en appeler à son tribunal pour voir décider les grands débats qui s'agitent dans son sein. L'homme est-il un être qui se suffit à lui-même? Trouvé-t-il dans son énergie individuelle le développement de toutes ses facultés, dans sa propre raison la lumière qui l'éclairait sur toutes les questions qui l'intéressent? Ou bien, créé pour la société, ne trouve-t-il qu'en elle son perfectionnement? L'homme a-t-il inventé la parole? A-t-il dû aux investigations, aux conceptions de son esprit, tout ce qui est aujourd'hui du domaine de la science? Ou est-il un être nécessairement enseigné? A-t-il besoin d'une autorité suprême pour appuyer ses croyances les plus importantes? Voilà bien la question fondamentale de la philosophie. L'histoire n'en serait-elle pas le juge? C'est à elle de dire si les peuples ont des monuments, des souvenirs, une succession de siècles telle qu'on y voit l'homme créer le langage d'abord, et par des travaux continus de sa raison découvrir toutes les vérités: tout devoir en un mot à lui-même: ou si les traditions de l'humanité et sa vie intellectuelle et morale présentent une conséquence appostrophe.

Toute théorie sociale n'a-t-elle pas nécessairement son critérium dans l'histoire? La politique, la puissance, la législation ne peuvent avoir un guide plus sûr que l'expérience des siècles passés. Il y a trois mille ans le plus sage des hommes disait: Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Qui est-ce qui a été? Ce qui sera. *Nihil sub sole novum. Quid est quod futuri est.* On a cette période avancée de la vie de l'humanité, on peut dire que des faits semblables à ceux qui se produisent dans l'avenir ont eu lieu dans le passé. Dans cette longue existence, le genre humain a éprouvé toutes les doctrines, mis en pratique toutes les théories, il a essayé toutes les formes de gouvernement, et s'il est susceptible d'une amélioration morale ce ne peut guère être par des éléments nouveaux; mais l'expérience des doctrines diverses qu'il a subies doit lui faire connaître quelles sont celles qui donnent la force et la santé sociale, et celles qui renferment un germe de destruction et de mort; desorte que l'espérance d'une vie plus heureuse se trouve pour lui précisément dans les leçons que lui donnent les jours d'un autre âge. L'histoire n'est donc pas seulement la science de l'avenir; elle est encore la science de l'avenir. Et quiconque aujourd'hui, philosophe, publiciste, législateur, a un enseignement, une théorie quelconque à présenter à la société, doit remonter par l'histoire le cours des siècles passés, et voir si leurs flots ont coulé troubles ou limpides sous l'influence de doctrines ou d'institutions semblables.

Messieurs, l'importance des études historiques n'a jamais été aussi vivement appréciée qu'aujourd'hui. Aussi, que de recherches la science laborieuse de notre époque n'a-t-elle pas faites sur le passé? Combien de nos jours l'histoire ne compte-t-elle pas de magnifiques monuments élevés par des intelligences d'élite? Lingard, Hallam, Roscoe en Angleterre; Muller, Niebuhr, Raumer, Leo, Ranke et Hurler en Allemagne; Guizot, Thierry, S. Victor, Rorhbaecher en France ont attaché leurs noms à des œuvres savantes et profondes. Leurs travaux ont fait une grande révolution dans

les études historiques, et les âges passés ont apparu souvent dans leurs livres avec des traits différents de ceux sous lesquels les avait aperçus la science des deux derniers siècles.

C'est pour nous initier aux travaux des historiens que j'ai nommé et pour rechercher nous mêmes dans les âges antiques ce qu'a été la vie de l'humanité, que nous avons formé une académie des sciences historiques. Nous avons voulu nous éclairer mutuellement par nos études particulières, afin de pénétrer à fond dans la questions importantes si débattues de nos jours. Souvent dans nos réunions des discussions biens senties de documents d'âges de laborieuses recherches viennent faire jaillir la lumière sur des points historiques d'un intérêt majeur. Aujourd'hui c'est une immense question embrassant une longue époque, qui fut l'objet de notre réunion.

Dans notre dernière séance, un des membres de notre société, faisant l'histoire de la littérature, passa du cinquième siècle à celui de la renaissance. Entre ces deux époques répétait-il, avec La Harpe, il n'y a qu'un désert et la nuit: c'est-à-dire, le temps de l'ignorance, de la barbarie, de la servitude. Ces paroles ont provoqué de vives et nombreuses réclamations. Notre confrère soutint sa thèse par une sombre peinture de l'état social de cette époque. Un de vous, M.M. demanda qu'à la prochaine séance et lui fut permis de défendre cette période de huit à dix siècles des fortes inculpations dont elle venait d'être l'objet. D'autres académiciens ont demandé à aider de leurs voix la réhabilitation du moyen âge. Eh bien! Messieurs voici le jour fixé pour le soutien de votre opinion. La lice vous est ouverte. L'Académie entendra avec intérêt tout ce que vous pouvez dire sur cette question. Le moyen âge est-il une époque de barbarie, de corruption, de malheur et d'ignorance. Jusqu'à ces derniers temps la science historique a dit: Oui. Avec des historiens récents: Vous dites: non. Nul ne saurait entendre avec indifférence ce qu'a été l'humanité pendant un si long espace de temps.

L'OREGON.

Nous publions aujourd'hui la lettre suivante des missions d'Orégon que nous ayons annoncée.

7 juin 1849.

Monseigneur,

Je profite du premier bateau à vapeur qui quitte la rivière Willamet pour San Francisco, pour vous dire quelques mots. Désormais, nous pourrions nous entretenir plus souvent; et nos lettres ne languiront pas en route.

Depuis ma dernière, envoyée par l'Express de la Compagnie B. H. en mars dernier, les choses ont changé un peu, pour ce qui regarde notre ministère, et l'établissement des missions chez les Sauvages. Le Gén. Lane, nommé par le Président de la République Gouverneur du Territoire de l'Orégon a remplacé le Gouvernement provisoire. Ce n'est plus un chef de parti, un sectaire fanatique qui gouverne; c'est l'homme libéral, qui comprend son devoir, et qui est disposé à le remplir; en un mot, c'est un homme qui connaît la constitution de son pays à l'égard de la religion. Ce bon gouverneur ne pouvait comprendre

qu'il y eût ici des hommes assez peu libéraux pour empêcher les Prêtres de porter aux Sauvages les lumières de la civilisation. Aussi, à la première demande qui lui a été faite, il a répondu que je pouvais sans crainte aller, ou envoyer des missionnaires partout. Bien plus, étant venu aux Dalles, (Waskopon) où je réside, il a dit lui-même aux Sauvages, qu'ils pouvaient venir à nos instructions; qu'ils n'avaient pas à craindre de perdre leurs terres, (comme on le leur avait dit) s'ils le faisaient, qu'au contraire, le gouvernement serait très-content; que s'ils n'aimaient pas les prêtres, ils pourraient avoir des ministres.—Avec un homme de cette trempe vous concevez que les deux Révérends ministres qui ont publié tant de mensonges contre les catholiques en général, et nous en particulier, pour faire croire que nous avions trempé dans le massacre des Américains; vous concevez, disje, que ces ministres n'ont pas eu beau jeu. Dès le premier abord, leurs suggestions ont été repoussées avec tant d'énergie, qu'ils n'osent plus en faire, j'en suis sûr. Cet échec nous a attiré, peut-être, de nouvelles accusations ou la continuation des précédentes, car il fallait décharger sa bile... Peu importe.... L'opinion publique ici en a fait justice; car le Rév. M. Griffin éditeur de l'*Orégon Américain* dans lequel se publie cette masse faussée et d'imputations de tout genre, vient de se présenter pour être élu délégué au congrès: mais dans son propre comté, il n'a pu recevoir que deux voix! J'ai dit et devant que nous pouvions aller partout évangéliser... il ne nous manque plus que de l'argent ou de l'or... et après ce temps, il en faudra beaucoup; car on ne peut avoir un journalier pour moins de deux ou trois piastres par jour; jugez du prix que peuvent demander les ouvriers.—Il y a toujours abondance d'or: mais où cette abondance va-t-elle nous mener? ce n'est pas facile de le deviner. Il faut pour cela, comme pour le reste, se reposer sur la Providence.

Je viens d'apprendre qu'un évêque de mérite a été consacré pour la Californie. Puissé-t-il en être ainsi! Il y a là beaucoup de bien à faire, et beaucoup de moyens pour réussir. On y demande les Jésuites et des Sœurs de N. D. Nous avons grand besoin de missionnaires comme vous voyez. J'espère que dans quelques mois on pourra aller d'ici au Canada, et vice versa, pour un couple de cents piastres, alors les missionnaires pourront prendre cette ligne.—Mes souhaits affectueux aux membres du chapitre.

TOWNSHIPS DE L'EST, NOUVELLE COLONIE DE ST. JEAN-BAPTISTE DE ROXTON.

M.M. LES REDACTEURS.

La cause de la colonisation des Townships est aujourd'hui par elle-même, si pleine d'intérêt pour le public, que les renseignements que je vous communique en ce moment, sur la nouvelle colonie de St. Jean-Baptiste de Roxton, ne devront pas manquer de plaire à vos lecteurs. Une dernière visite que je viens de faire sur les lieux, me fournit, avec de nouveaux détails, une occasion d'attirer l'attention de ce côté.

On se souvient qu'il y a à peine un an, quelques journaliers désœuvrés, quelques ouvriers sans emploi et quelques autres encore, tous poussés par la misère des temps, émigraient

un à un, la plupart de Montréal, vers un endroit bien reculé et bien sauvage, que l'on appelait du nom si rude de Roxton. Pour y parvenir il fallait non seulement s'éloigner de notre ville, laisser derrière soi notre beau fleuve et nos riches campagnes du sud, mais encore s'enfoncer au delà, dans de sombres forêts, par des sentiers à lasser même les plus courageux bêtes de somme; puis là, lutter pendant de longues heures tantôt contre la violence des sautes, tantôt contre les racines d'arbres et les cailloux qui vous meurtrissaient les pieds à chaque pas, jusqu'à ce qu'enfin un agent de la Compagnie des terres, vint vous marquer au milieu du bois les arbres qu'il vous faudrait abattre, pour y placer votre cabane, et le lot de terre que vous auriez à fertiliser de vos travaux et de vos sueurs; Rendus sur votre sauvage domaine rien ne s'y trouvait qui pût beaucoup vous réjouir ou vous délasser. Autour de vous, au contraire, vos yeux n'apprennent que des forêts épaisses. Vos oreilles n'entendaient que le sifflement du vent, la voix de la forêt et le mugissement de la chute. La nature entière n'offrait rien que de sauvage, d'inculte et de stérile. Tout donc autour du nouveau colon ne respirait que misère et difficultés. Cependant, M.M. les Rédacteurs, voilà qu'il s'est opéré, comme par enchantement, une transformation magnifique. La nature a pris un aspect tout nouveau. Elle a dépouillé son voile sombre et sauvage, pour prendre une apparence plus riante et plus animée. L'activité et le travail ont répandu la vie partout. Des hommes, des femmes, des enfants courent, s'agitent et travaillent là où les bêtes fauves seules avaient fait leur séjour. Le bruit de la hache du défricheur, le craquement des arbres qui succombent, le pêle-mêle du feu qui nettoie la forêt, ont remplacé le silence des bois.

Une bonne route, faite à grands frais par la compagnie, rend l'accès de ces lieux facile et commode. Elle est parsemée de petits espaces défrichés par les nouveaux habitants; et bordée de leurs humbles habitations. A l'extrémité s'élève le nouveau village ou la ville future de Roxton, que la compagnie avait nommée Metcalf, mais que les habitants, avec l'agrément de celle-ci, aiment mieux appeler du glorieux nom Canadien d'Herbille. Le site en est vraiment magnifique et bien choisi. La Rivière Noire, la principale des deux branches qui en se réunissant forment la rivière Yamaska, court au milieu et fournit de nombreux et inépuisables pouvoirs d'eau, pour moulins et manufactures de toute espèce. Le spectacle de la chute, qui précipite ses eaux avec fracas, d'une hauteur de quarante pieds, et étale devant les yeux un arc-en-ciel presque continu dans le brouillard qui s'en élève, attire beaucoup d'intérêt. Une des rives s'élève en amphithéâtre, l'autre forme d'abord une assez longue plaine pour y associer la partie active et commode du futur village, puis se couronne d'un coteau circulaire d'un bon effet. C'est sur la partie centrale de ce coteau et à l'extrémité de sa plus jolie forme, que se bâtit la nouvelle chapelle, dédiée sous l'invocation de St. Jean Baptiste, patron de notre pays. La générosité de la compagnie nous a mis en possession du plus beau lopin de terre de tout l'établissement, pour y placer l'église et les autres bâtiments nécessaires. Il me mesura pas moins de douze acres en superficie et touche presque à un autre lot non moins précieux, de cent

FEUILLETON.

Un Missionnaire en Canada (en 1642.)

I.

Le nom de Missionnaire a souvent provoqué de la part des ennemis de la Religion, ou de la part de ceux qui ne la connaissent pas bien, les attaques les plus violentes et une véritable guerre, qui se formulait le plus ordinairement par le mépris et l'insulte, et quelquefois par la haine et la persécution sanglante.

Aux yeux de la foi, le Prêtre Missionnaire est comme tout ministre de l'Évangile, l'homme de Dieu. Il est même, dans les lieux que l'Église lui donne à évangéliser, et surtout s'il va porter la bonne nouvelle aux nations infidèles, la plus grande personification de l'apostolat catholique. Son œuvre de civilisation religieuse et de régénération spirituelle est une des gloires, et on peut dire la vie de la Religion. Il perpétue et développe son action pour achever la conquête du monde et pénétrer jusqu'aux contrées restées longtemps méconnues; et chez des peuples couverts encore sous le joug de la plus sauvage barbarie.

L'idée qu'on se forme du missionnaire chez les nations sauvages entraîne avec elle l'idée de toute une vie de sacrifices héroïques et d'intrépides dévouements. On le voit toujours en-

tour d'un cortège de privations, d'épreuves et de dangers. Saint Paul dans son apostolat laborieux avait marché dans cette voie et le tableau qu'il en fait dans ses épîtres, s'est retracé constamment dans la vie de ceux qui ont continué son œuvre.

Le Canada a donné, sous ce rapport surtout, sa part de gloire à l'Église. Il a fallu une lutte longue et laborieuse avant d'y voir le triomphe complet de la Religion sur la barbarie, et ce triomphe, ici comme partout ailleurs, devait être obtenu au prix du sang des enfants de l'Église et de ses apôtres.—Nous ne voulons pas tracer le tableau de ces combats, bien que ce simple récit soit une apologie plus eloquente que tous les discours, car un âme droite ne résiste pas à la puissance impérieuse des faits. Nous ne mettons ici sous les yeux du lecteur qu'un simple épisode de la vie du Missionnaire en Canada, où se déroule le plus magnifique tableau des plus sublimes vertus chrétiennes, religieuses et apostoliques.

Le monument qui le renferme est une lettre que le P. Isaac Jogues, de la compagnie de Jésus, écrivit en latin à ses supérieurs pendant sa longue captivité au milieu des cantons Iroquois, et qui a paru pour la première fois, en 1647, dans une des relations sur les missions du Canada. Nous la publions d'après le texte latin conservé dans l'ouvrage du P. Algambe: *Mortes illustres* etc....

Ce célèbre missionnaire arriva à Québec en 1636; et fut envoyé presque aussitôt chez les Hurons. Cette nation, alors puissante et nombreuse, habitait, dans le lac Huron, la grande

presqu'île que baigne au nord la baie Gloucester, et au sud la baie de Nottawassagi.

Cinq missionnaires Jésuites y étaient déjà à l'œuvre.

Sur ce nouveau théâtre, les vertus du P. Jogues, qui s'étaient déjà fait remarquer partout où il avait vécu, prirent relief d'un nouvel éclat. Nous ne le suivrons pas dans les pieux exercices de son zèle, pendant les six années qu'il passa dans cette mission, mais il est juste de rappeler qu'il est le premier missionnaire qui ait été porter l'étendard du salut sur les bords du Sault Ste. Marie, au milieu d'un concours de plus de 2000 Sauvages. Sauteurs qui montraient les dispositions les plus favorables pour la foi. C'était la limite qu'avait atteinte alors dans ces contrées, la prédication de l'Évangile, mais c'était un premier pas vers ces nombreuses tribus de l'Ouest dont les Sauvages dans leurs récits avaient déjà révélé l'existence et dont ses frères devaient plus tard compléter la découverte.

Les besoins de la mission huronne rappellèrent le P. Jogues, mais Dieu avait d'autres desseins. Il allait donner au monde le spectacle de son héroïque patience et arroser de son sang les semences de la foi qu'il avait prêchées.

Son récit est plein de charme, et d'une aimable candeur. Il respire tout le parfum d'une âme nourrie depuis longtemps des saintes Écritures, dont les paroles coulent naturellement sous sa plume, et familiarisée avec l'élegance de la plus pure latinité.

Lettre du P. Isaac Jogues au P. Provincial de la Province de France.

Mon Révérend Père en J. C.

— Voulez écrire à votre Révérence, j'ai hésité d'abord dans quelle langue je devais le faire, en latin ou en français, car, après une si longue interruption, j'ai presque oublié l'un et l'autre, et elles m'offrent toutes les deux la même difficulté. Deux raisons m'ont déterminé à choisir la langue la moins connue. D'abord parce que je pourrai employer plus facilement les paroles de la sainte Écriture, qui a été pour moi une puissante consolation au milieu de mes afflictions, et ensuite parce que je désire qu'elle se répande de moins. Cette extrême bonté qui vous faisait autrefois excuser la multitude de mes manquements, vous portera à pardonner les fautes de forme ou de langage d'un homme qui depuis 8 ans a perdu tous ses anciens usages, et qui depuis est devenu maintenant sauvage pour les habitudes et le vêtement. Ce que je crains, c'est moins d'ignorer la langue, que la science des saints, puisque je ne connais pas le temps à quel Dieu m'a visité, et de m'acquiescer mal de la fonction sublime que Dieu m'a confiée de prédicateur de l'Évangile, de Jésuite et de prêtre. J'étais poussé à écrire à votre Révérence, me flattant que si par hasard cette lettre arrivait un jour jusqu'à vous, elle m'aiderait par ses saints sacrifices et les prières de toute la Province à supporter les rudes épreuves que je rencontre dans ces régions sauvages, au milieu des Iroquois et

des Maquas. Elle le fera, je l'espère d'autant plus volontiers qu'elle verra par cette lettre combien je dois à Dieu, et combien j'ai besoin des prières des hommes vertueux qui sont pour moi, je le sais, un puissant secours.

Nous partimes de chez les Hurons le 13 juin 1642 dans 4 petits canots (c'est le nom qu'ils donnent à leurs embarcations) montés par 23 personnes, parmi lesquelles se trouvaient cinq français. Le voyage très difficile et à cause des incidents qu'il offre, et à cause des portages des canots et des bagages qu'il faut faire dans 40 endroits différents, était devenu très dangereux dans la crainte de des ennemis qui chaque année se repandaient sur le chemin qui conduit aux français, et enlevaient un grand nombre de prisonniers. L'année dernière ils furent à la veille de se saisir de la personne du P. Jean de Brébeuf. Ajoutez encore qu'ayant pris récemment deux français, les ayant renvoyés sains et saufs pour obtenir la paix, mais à des conditions iniques qui furent rejetées, ils furent repoussés à coups de canons parce qu'ils se comportaient comme des ennemis. Ils déclarèrent alors que si quelque français tombait entre leurs mains, ils le tourmenteraient aussi cruellement que les autres prisonniers, et qu'ils le brûleraient à petit feu. Les Supérieurs informés de tout cela, connaissant les dangers qu'on pouvait rencontrer dans ce voyage nécessaire à la gloire de Dieu, me proposèrent de m'en charger, en me laissant cependant la liberté de l'ac-